

Préface

Personne ne contestera aujourd'hui que l'extermination systématique des Juifs par les nazis soit un événement majeur du XX^e siècle, et l'éloignement progressif dans le temps rend plus évidente cette constatation. Sa connaissance par les générations qui n'ont pas été contemporaines de l'événement est donc une nécessité impérative, car, comme le note, dès son introduction, Joël Guedj : « Si les enjeux historiques sont nombreux, les priorités sont avant tout morales. » Notre système éducatif, comme celui de nombreux pays européens, en a parfaitement conscience puisque le sujet est inscrit dans les trois niveaux d'enseignement français, à la fin de l'école primaire, à la fin du collège, en troisième, et au lycée. Mais c'est un thème complexe et difficile à traiter pour de multiples raisons. La diversité des dénominations, de la « Solution finale » à la Shoah en passant par le génocide ou l'Holocauste en est une première preuve, ce que remarque d'ailleurs notre auteur. Plus que dans d'autres événements, il faut savoir bien articuler mémoires et histoire : seule la voix des témoins peut appréhender l'incompréhensible et rendre compte d'une réalité inhumaine ; en même temps, l'approche historique est nécessaire, ne serait-ce que pour réfuter les négateurs, mais surtout pour expliquer les enchaînements qui conduisent à la catastrophe ; l'histoire n'est pas incompatible avec les mémoires, mais les conforte et met en valeur leur vérité. Cette histoire entraîne différentes interprétations et pose de multiples questions. Le danger d'anachronisme est permanent. C'est sans doute une raison de la tentation chez certains de pas-

ser rapidement sur ces événements, quand ils ne les ignorent pas. Et je n'évoquerai pas l'interférence avec le présent dans les quartiers où coexistent des communautés différentes.

On comprend alors l'importance de mises au point précises sur le sujet, bien documentées, claires sans être simplistes : toutes qualités qui se trouvent dans l'ouvrage de Joël Guedj. On sera d'abord sensible à la modestie du propos, ne serait-ce que par le titre Introduction à l'histoire de la Shoah ; pourtant l'auteur a énormément lu, sans jamais s'enfermer dans sa bibliographie ; il sait rendre accessible l'essentiel pour un public peu informé en un peu plus de deux cents pages avec un plan efficace qui sait mêler chronologie et thématique. Le recours fréquent à de longues citations permet d'entendre une diversité de voix. Le livre n'élude pas les questions embarrassantes comme celle des conseils juifs, ou plus difficile encore : qui savait quoi et jusqu'à quel point ? Et derrière cette dernière interrogation, une question plus fondamentale encore : comment expliquer l'inactivité pour ne pas dire la passivité des Alliés ? À chaque fois, le professeur marseillais donne l'état des connaissances, présente les explications possibles, expose les thèses en présence ; évitant les réponses faciles souvent anachroniques et les jugements sommaires. Il donne ainsi une belle leçon sur la complexité du réel.

*

Il ne faut pas être gêné par l'engagement de l'auteur clairement affirmé dans son introduction. L'historien est toujours dans l'histoire. Henri-Irénée Marrou nous le rappelait dans son livre de réflexion, De la connaissance historique¹. Quoi que nous fassions, la part de subjectivité subsiste en chacun d'entre nous et le moyen le plus sûr de la dépasser est de la reconnaître et de l'assumer comme le fait Joël Guedj.

Un point, cependant, surprendra peut-être la place importante réservée à la résistance des Juifs. Prenons le chapitre sur les Juifs français dans la tourmente : la plus grande partie concerne les différents types de résistance et le lecteur décou-

vrira l'importance du phénomène. Qu'il me soit permis à ce propos de dire la résonance qu'évoquent en moi les références au maquis juif du Tarn où combattit Lucien Lazare, l'un des animateurs infatigables de Yad Vashem à Jérusalem et auteur du Dictionnaire des Justes. Joël Guedj remarque à juste titre que l'implantation de ce maquis fut facilitée par la présence ancienne de communautés protestantes dans la région. Geneviève Joutard, mon épouse, faisant un film sur les communautés juives de Belfort et Besançon², recueille le témoignage d'un combattant belfortain de ce maquis, Adrien Gensburger, qui lui déclara : « Nous nous sentions un peu chez nous, parce qu'ils avaient "le Livre" [la Bible]. » Pour ma part, je me souviens avec émotion d'une rencontre commémorative au cœur du Tarn où les anciens combattants du maquis juif, venus de toute la France et d'Israël, se retrouvaient plus d'un demi-siècle après avec leurs camarades protestants et leur chef à tous, de Rouville : on sentait la force d'une fraternité malgré la diversité des origines et les différences culturelles.

Je ne pense pas que cette insistance soit liée à un quelconque sentiment communautaire. D'abord elle témoigne d'un développement récent de l'historiographie ; plus profondément, c'est la réponse à l'accusation injuste, mais récurrente, de passivité portée contre les victimes de la Shoah, en particulier par les générations juives suivantes. Mais la raison ultime, je la détaillerai dans la conclusion.

Une conclusion particulièrement réussie. En quelques mots très simples, Joël Guedj explique le caractère spécifique de la Shoah et à partir de là, lorsque cette spécificité est niée, il rappelle le risque, plus grand peut-être que le négationnisme, de la banalisation et du relativisme. À l'avant-dernière page de son texte, il y révèle le fil rouge qui l'a conduit tout au long de son livre et qui explique aussi l'insistance sur les juifs résistants, le parti pris délibéré et audacieux qui choquera plus d'un : si terrible soit la tragédie, il ne faut pas s'y enfermer et ne pas désespérer de l'humanité ; ce serait donner raison aux nazis après leur disparition ; citons-le : « Une forte lumière éclaire paradoxalement aussi cette époque. » Cette lumière, ce sont les

Justes. Les derniers mots sont laissés au bel hommage que leur rendent Jacques Chirac et Simone Veil au Panthéon le 18 janvier.

J'approuve totalement ce parti pris qui donne toute son originalité à l'ouvrage. D'abord on ne peut que savoir gré à Joël Guedj de terminer sur une réalité longtemps méconnue qui heureusement depuis quelques années donne lieu à de nombreux travaux. Ce sauvetage ne fut pas seulement l'œuvre de quelques personnes. Si importante qu'ait été leur action, elle n'aurait eu aucune efficacité sans la complicité de leur entourage qui commençait à leur famille, mais qui s'est prolongée bien au-delà, à travers une communauté religieuse, un village tout entier, parfois même une ville ou un pays, songeons au Danemark. L'enjeu de cette orientation est beaucoup plus important. Ce livre, à juste titre, s'adresse, entre autres, aux enseignants, et par eux aux jeunes générations. Il est nécessaire de décrire cette catastrophe qui « concerne toutes les familles spirituelles, toutes les communautés, et, à vrai dire, chacun d'entre nous », mais le pédagogue qui a aussi un rôle éducatif ne peut en rester là. S'il veut éviter que ses élèves soient de simples spectateurs du malheur d'autrui avec un fort sentiment d'impuissance, il lui faut montrer que le pire n'est pas toujours sûr et qu'à chaque instant des femmes et des hommes quelconques, en résistant et en sauvant des vies, ont su faire reculer la barbarie et l'inhumanité et même finir par en triompher. En d'autres termes, à travers ces différents exemples, il appelle chacun à la responsabilité et lui apprend que nous sommes tous acteurs d'histoire.

Philippe Joutard

NOTES

1. Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Le Seuil, Paris, 1954.

2. *Le Combat avec la nuit*, C.R.D.P., Besançon, 1992-1995.

Introduction

« Qui répondrait en ce monde à la terrible
tentation du crime, si ce n'est l'obstination du
témoignage ? »
Albert Camus.

En 1992, deux semaines après la naissance de mon fils, j'eus l'honneur de participer à la *Marche des Vivants*¹, dont je veux rapporter ici un compte rendu :

« Cinq jours en Pologne, dix jours en Israël, quinze jours pour revivre cinquante ans d'histoire du monde juif ! L'une tragique, l'autre enivrante ! Tel est l'enjeu de la *Marche des Vivants* à laquelle participent des milliers de lycéens : en tant qu'enseignant, j'ai la chance d'accompagner un groupe venant de Marseille.

D'abord, il y a Treblinka. C'est le second cimetière juif dans le monde. Si les traces du génocide ont disparu, des centaines de pierres jonchent le sol, chacune d'elles représentant une communauté assassinée. On sait alors, par ces étendues infinies, que tout un monde n'est plus, se trouve réduit en cendres.

Puis vient Maïdanek, où nos pas sont transis par le poids de l'évidence. On entre dans le monde de l'indicible. La tête retentit de questions. Comment cela a-t-il été possible ? Qu'aurais-je fait à la même époque ? Et si c'était mon frère, mon fils, dont je retrouvais ici les vêtements ?

C'est avec réticence que nous pénétrons dans les baraques encore baignées d'ombre et de silence. Une allée centrale entre des milliers de chaussures. Des souliers d'enfants qui renvoient une image insupportable. Quand la visite du camp de Maïdanek s'achève, nous nous assemblons afin de prier. L'office de l'après-

midi, *minha*, nous procure un certain soulagement. Il est temps de regagner les cars qui nous servent d'abris pendant les longs trajets sur les routes défectueuses de Pologne.

Puis, il y a Auschwitz, dont le nom à lui seul suscite tant d'appréhension. Depuis 1947, ce site a été le théâtre d'affrontements de mémoires concurrentes : catholique, communiste, nationale et juive². Mais après Maidanek, Auschwitz nous paraît moins éprouvant à cause de son organisation en forme de musée. Pourtant chaque objet que l'on nous présente derrière une vitrine est chargé d'une histoire. Nous suffoquons devant l'existence de toutes ces preuves. En particulier, sept mille kilos de cheveux qui servent de "pièces à conviction"³. »

Le commentaire du guide polonais paraît superflu. Le décalage entre la froide présentation des faits et le sentiment d'un vécu si tragique crée un malaise. On aimerait tant entendre une voix émue nous relater la tragédie, au lieu de cela, on subit une visite froide, stéréotypée, presque indécente. Et les questions précises surviennent. De quoi était composé le Zyklon B ? Combien de victimes enfermait-on dans une chambre à gaz ? Quel fut le nombre exact de convois, et combien de personnes étaient entassées dans un convoi ? Un événement effroyable se déroule alors : une personne faisant partie de l'encadrement israélien retrouve une valise portant le nom de sa mère. C'est terrible pour elle et pour nous.

Quelques heures plus tard, la cérémonie du *Yomhashoah*⁴ a lieu dans la synagogue de Cracovie. Ce magnifique bâtiment construit au XIX^e siècle montre l'importance de l'ancienne communauté juive. Nos brèves rencontres avec les Polonais ont révélé l'ampleur des réactions antisémites subsistantes. Mais les regards braqués sur nous, nous marchons avec fierté dans les rues de la ville. Une sorte de revanche pacifique face à ce milieu qui semble encore hostile. Notre présence massive en ces lieux, deux générations plus tard, est déjà une victoire : la meilleure réponse à la tentative d'extermination. Quand la cérémonie commence, les gorges nouées par l'émotion, nous sommes conscients de vivre un moment historique, de remplir une synagogue restée vide depuis un demi-siècle. Le chant de la *Hatikva*⁵ résonne comme un formidable chant de l'espoir.

Le quatrième jour est consacré à cette marche que doivent effectuer plus de cinq mille jeunes Juifs d'Auschwitz à Birkenau, environ quatre kilomètres. Au son du *chofar*⁶, toutes les délégations représentant les composantes diverses du judaïsme mondial défilent sur les routes polonaises. Cette fois en hommes et femmes libres venant commémorer le souvenir de la mémoire de toutes les victimes de la barbarie nazie. Pendant deux heures, les visages sont graves, tendus, toute parole devient superflue. Seule compte notre présence massive, silencieuse et solennelle. N'est-ce pas là la plus belle preuve de l'échec de ceux qui voulaient nous exterminer ?

Au bout de la marche se tient une dernière cérémonie, pleine de dignité. Si les discours ne sont pas tous compris à cause de l'usage exclusif de certaines langues (anglais, hébreu), le message est clair : notre présence n'est pas le fruit du hasard, elle est l'expression d'une volonté d'exister et de transmettre un message de vérité et de justice.

C'est en courant que certains s'enfuient du plus grand cimetière juif du monde. »

*

« Solution finale » pour les bourreaux nazis, « génocide », selon le terme forgé en 1944 par le juriste polonais Raphaël Lemkin⁷, « holocauste », l'innommable extermination des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale a plusieurs fois changé de nom. Le mot *Shoah*⁸, qui vient d'un mot hébreu signifiant « catastrophe », ne s'impose que dans les années 80 pour marquer le caractère unique de l'événement. En effet, par l'importance des tueries, le choix des victimes et la méthode industrielle, la tragédie a atteint un degré de barbarie jamais égalé. L'ampleur de ce massacre — à tant d'égards irrationnel, perpétré par l'une des sociétés les plus civilisées — a été rendue possible par toutes les ressources du progrès.

En 2003, Simone Veil, ancien ministre et présidente de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, rappelait ces faits :

« Aujourd'hui les choses ont changé. Il faut toutefois poursuivre inlassablement les recherches historiques sur la Shoah,

transmettre cette histoire aux jeunes générations, mais aussi en commémorer le souvenir, en entretenir la mémoire, en ressentir la souffrance [...]. La Shoah est notre héritage à tous. Je forme les vœux les plus ardents pour que la mémoire de la Shoah ne soit pas un ingrédient de la bonne conscience, mais qu'elle inspire à jamais le respect de la dignité humaine et des valeurs fondamentales. »

Si les enjeux historiques sont nombreux, les priorités sont avant tout morales. Pour faire face à l'essor du négationnisme, comme l'exprime le père Desbois⁹ dans sa récente étude sur la tuerie gigantesque des Juifs organisée en Ukraine, il faut établir les faits de façon incontestable : « La minutie est importante. Nous la devons à chacun de ces morts sans tombe. »

Certes, la Shoah touche tout d'abord les Juifs, si cruellement éprouvés dans leur dignité et dans leur chair, mais elle interpelle la conscience universelle puisqu'elle constitue la négation absolue de l'homme. Elle concerne toutes les familles spirituelles, toutes les communautés, et, à vrai dire, chacun d'entre nous. Elle apporte au monde cette « sinistre nouvelle », selon l'expression de Primo Levi : la société moderne contient en elle un potentiel de violence inouïe, un degré infini de barbarie. Même si, à la banalité du mal dont l'époque est la démonstration, a répondu, selon le mot de Philippe Joutard commentant le comportement des Justes¹⁰, l'admirable « banalité du bien ».

J'ai conçu pour ma part un ouvrage d'introduction qui repose sur des ressorts chronologiques : huit chapitres évoquent la construction et la négation de la mémoire, présentent les différents aspects de cet événement inconcevable, et mettent l'accent sur les interrogations et les débats qu'il ne cesse de susciter. En termes clairs, j'ai voulu m'adresser à tous ceux qui veulent savoir, et tout d'abord aux jeunes générations.

Ma réflexion est inspirée par une évidence : une tâche délicate, essentielle, incombe aux enseignants¹¹. C'est à eux qu'il appartient de dégager les thèmes majeurs de la question sans opérer de simplification, sans édulcorer certaines données, sans banaliser cette période douloureuse. La presse a parfois rendu compte du

fait qu'il n'est pas toujours facile, en raison des tensions communautaires — notamment liées au conflit du Proche-Orient¹² —, de parler de la Shoah dans certains établissements scolaires.

Pourtant la prise de conscience de cette réalité reste indispensable et doit permettre une meilleure compréhension des autres génocides. Mais pour prendre en compte cet héritage commun, le devoir de mémoire passe aussi par l'exactitude et l'objectivité, en somme, par le devoir d'histoire.

NOTES

1. Il s'agit d'un voyage éducatif créé en 1988, à l'initiative d'Abraham Hirschon, repris par le ministère israélien de l'Éducation et le Centre mondial de la Shoah à Jérusalem. Plusieurs milliers de jeunes participent à des visites sur les lieux de l'extermination, puis se rendent en Israël.

2. À Auschwitz a été érigé un Mémorial, successivement honoré par les groupes cités. Toutefois, la spécificité de la Shoah a été prise en compte tardivement. La mention de victimes juives, à l'entrée du Mémorial, n'a été apposée que dans les années 1990.

3. Les cheveux étaient emballés dans des sacs qui étaient expédiés vers des usines textiles allemandes.

4. Cette cérémonie juive a lieu le jour dédié aux victimes de la Shoah.

5. Hymne national israélien : *L'Espérance*.

6. Le *chofar* est une corne de bélier dont le son joue un rôle rituel dans les fêtes juives.

7. Raphaël Lemkin (1900-1959), juriste polonais réfugié en 1941 aux États-Unis, a inventé, en 1944, le terme et le concept de génocide, et l'a fait valoir d'abord au tribunal de Nuremberg pour définir le « crime contre l'humanité », puis à l'ONU en 1948. Son apport a permis de comprendre que les très grands crimes de masse interpellent la conscience de l'humanité tout entière et doivent faire l'objet d'une politique internationale de prévention et de répression. En 2008, à l'occasion de l'anniversaire de l'adoption des grands textes humanitaires de l'ONU, la France a honoré la mémoire de ce militant des droits de l'homme en apposant une plaque commémorative à son nom au foyer du Théâtre du Trocadéro, à Paris.

8. C'est le film de Claude Lanzmann, *Shoah*, en 1985 qui a fini par impo-

ser le terme pour les publics francophones. Le mot « holocauste » (du grec *holos* « tout » et *kalein* « brûler ») est largement employé dans le monde anglo-saxon.

9. Patrick Desbois, *Porteurs de mémoires : sur les traces de la Shoah par balles*, Michel Lafon, Paris, 2007.

10. Philippe Joutard, Jacques Poujol, Patrick Cabanel, collectif, *Cévennes, Terre de refuge 1940-1944*, Les Nouvelles Presses du Languedoc, Montpellier, 2006.

11. J'ai, pour ma part, mis en place un séminaire consacré à l'histoire de l'extermination des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale à l'Institut des Études et des Cultures Juives (IECJ).

12. « La société française et le conflit israélo-palestinien », *Revue internationale et stratégique*, dirigé par Pascal Boniface, Dalloz, Paris, 2005.